

## Métaphysique et philosophie de la connaissance

M<sup>me</sup> Claudine TIERCELIN, professeur

### COURS : LA MÉTAPHYSIQUE DES ESPÈCES NATURELLES <sup>a</sup>

Le cours s'est inscrit dans le prolongement de la réflexion engagée l'an passé sur les contours d'une possible connaissance métaphysique de la nature. Il s'agissait d'en approfondir l'examen, de tester le modèle proposé, en l'appliquant à certaines caractéristiques faisant entrevoir que la réalité se laisse découper ou est déjà découpée (?) en « espèces » ou « sortes » naturelles de choses. « Eau », « or », « chat », « voiture » semblent correspondre à des articulations plus naturelles des choses que « être plus grand qu'une voiture » ou que « boisson alcoolisée ». Mais est-ce aussi sûr ? Et à quoi correspondent ces classifications ? Sont-elles déjà là dans la nature où sont-elles le simple fruit de nos actions sur elle ?

La première leçon a d'abord rappelé ce qu'exige *une connaissance métaphysique de la nature* : il faut, dans une première phase thérapeutique, contourner nos illusions sur les modalités et sur le réalisme ; fixer ensuite les axes de la méthode d'analyse conceptuelle, le rôle de l'*a priori* et de l'intuition, certes, mais aussi le bon usage des sciences permettant de parvenir à une métaphysique scientifique qui ne soit pas scientiste ; dire ce que sont les *engagements du métaphysicien* : comment il peut défendre un réalisme sans souscrire au « réalisme métaphysique », et pourquoi son engagement réaliste implique le réalisme scientifique. Ont alors été rappelés les points forts de la *métaphysique réaliste dispositionnelle* ainsi mise en place : 1) une forme de réalisme scolastique dispositionnel (RSD) supposant qu'il y a *des* universaux réels, mais non que *tous* les universaux sont réels : le réel est ce qui « signifie » quelque chose de réel ; 2) un réalisme sémantique obligeant à clarifier le concept de causalité, à déterminer *la signification de nos attributions dispositionnelles*, à comprendre pourquoi la réduction des attributions dispositionnelles à des conditionnels est inopérante, et pourquoi les énoncés de réduction ne peuvent exprimer « tout » ce que signifient les prédicats dispositionnels ; 3) un RSD à la recherche de propriétés réelles et pas seulement de prédicats,

---

a. Le cours est disponible, en audio et en vidéo, sur le site Internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/course-2012-2013.htm> [Ndlr].

reposant sur un « critère causal d'existence » (XE) ; 4) un RSD *scientifique* qui admet, à titre d'hypothèse *abductive* appelée par la nécessité explicative de la science, certains universaux réels ; 5) un RSD *essentialiste* non pas substantialiste mais *relationnel* ou *structurel* obligeant à une redéfinition *et* de l'essence (conçue, non plus comme quiddité statique, pure espèce naturelle, simple faisceau d'habitudes mais comme une disposition-habitude) *et* de la causalité elle-même (non seulement efficiente mais finale ou intentionnelle) *et* des lois : les dispositions trouvent leur intelligibilité dans la nécessité *conditionnelle* des lois, mais les lois ne sont une description vraie du monde que pour autant qu'elles se fondent dans ce que les choses *peuvent faire* (au sens de *possibilia* réels métaphysiquement nécessaires bien que découverts *a posteriori*). On a enfin rappelé à quel type de « connaissance » métaphysique de la nature il était légitime d'aspirer : sans doute y a-t-il de bons arguments, sur les plans épistémique et métaphysique, en faveur de l'humilité. Mais il en est aussi en faveur de l'audace : en témoignent certains mérites du structuralisme, ontique, et plus encore causal. Face aux limites propres à chacune de ces attitudes, le réalisme des dispositions, qui évite en particulier le risque du holisme, permet d'opter pour une humilité raisonnée et de s'opposer à « l'insatisfaction « censément liée « à tout engagement métaphysique ». On a conclu en présentant les premières difficultés, d'ordre métaphysique, épistémologique et sémantique, que pose l'examen des espèces naturelles (ci après EN), en soulignant les réticences particulières que peut avoir le biologiste à l'égard d'un tel concept.

La deuxième leçon a précisé les critères invoqués pour déterminer s'il y a, dans la nature, des « articulations » plus naturelles que d'autres (chat, argent, carbone, électron, planète) auxquelles correspondraient parfaitement nos systèmes classificatoires : la ressemblance, le succès prédictif et explicatif, les critères *a priori*, les critères sémantiques. On a montré leur fragilité, et la possibilité de ne trouver les concepts d'espèces légitimes qu'à condition souvent de baisser d'un cran nos prétentions métaphysiques : en préférant, par exemple, dans le cas des espèces chimiques, au critère de « hiérarchie », celui de rôle explicatif et prédictif ; ou encore en admettant l'idée d'espèces aux contours « vagues ». S'agissant des critères sémantiques, on a rappelé la fragilité du critère de simplicité (ainsi « H<sub>2</sub>O » et « l'élément dont le nombre atomique est 79 » désignent bien, intuitivement, des espèces naturelles – si du moins on l'admet aussi de « eau » et « or » –, or ils ne sont pas sémantiquement simples. On a commencé à évoquer les suggestions, apparues dans les années 1970 chez Saul Kripke ou Hilary Putnam, d'un possible chevauchement systématique des critères sémantiques et des critères métaphysiques, et conclu cette première étape de la réflexion : 1) en rappelant la contestation par les empiristes (Locke-Hume) de la possibilité (liée au modèle rationaliste cartésien) d'une connaissance des espèces naturelles *a priori* ; 2) en indiquant déjà deux parades possibles : mieux utiliser le concept de *nécessité a posteriori* (Kripke) ; repenser l'essentialisme, en évitant, certes, de revenir à des formes dépassées de néo-aristotélisme (peu en accord avec les avancées de la science), mais aussi de réduire l'essence à une pure modalité. Car on doit distinguer entre :

Df<sub>1</sub> : *F* est une propriété nécessaire de *a* ssi *a* a *F* dans tous les mondes possibles qui incluent *a*. Par ex : dire que l'eau est essentiellement H<sub>2</sub>O, signifie que dans tout monde où il y a de l'eau, elle est composée de H<sub>2</sub>O (et que dans tout monde où on trouve la bonne configuration H<sub>2</sub>O, c'est de l'eau) ; et :

Df<sub>2</sub> : *F* est une propriété essentielle de *a* ssi le fait d'être *F* est constitutif de l'identité de *a* ; qui est la définition que reprennent, dans un sillage aristotélicien, les

médiévaux, puis Locke. L'essence d'une chose est ce qui détermine quelle sorte de chose elle est et ce qui détermine ensuite son appartenance à telle ou telle espèce. C'est pourquoi quiconque nierait que les choses ont une essence, devrait nier l'existence d'une différence spécifique entre elle ou lui et, disons, un âne ou un chou (Thomas d'Aquin).

Or pour certains essentialistes contemporains (Kripke, Ellis<sup>1</sup>), cette distinction entre essence et propriétés nécessaires est inutile. Toute propriété que ne saurait manquer d'avoir un membre d'une espèce donnée est une propriété essentielle de cette espèce, et une propriété essentielle d'une espèce est *simplement* une propriété que ne saurait manquer d'avoir aucun membre de cette espèce. Mais suffit-il qu'une propriété soit nécessaire (ou un « désignateur rigide ») pour être essentielle ? Bref, suffit-il d'appeler « essence » un fait modal pour le rendre *ontologiquement* plus fondamental ? Là est toute la question.

Pour en mesurer l'ampleur, on a donc commencé par se demander s'il était tout bonnement possible de connaître les espèces naturelles sans rien savoir de leur essence, en s'aidant, pour ce faire, de quelques incursions dans l'histoire, et d'abord dans son lieu médiéval qui offre le double avantage de la subtilité et de la complexité, en proposant, notamment pour la réponse scotiste, plusieurs suggestions à même de tester les hypothèses de notre modèle réaliste dispositionnel (qui impliquait, en particulier, le recours à ce qu'on avait appelé un « essentialisme mince » ou « aliquiditisme ») (cf. cours de l'année dernière). Mais la position du Docteur Subtil (1265/66-1308) sur les EN se comprend mieux comme une réaction à Thomas d'Aquin (1225-1274) ou Henri de Gand (1217-1293) (caractéristique de la position qui prévaut à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle), c'est par elles que l'on a commencé. Quatre idées majeures guident ces auteurs : les individus se divisent bien en EN. Ceux qui sont membres d'une même espèce ont la même essence. La caractérisation de ce qu'il faut entendre par « avoir en commun », « partager » ou « même » essence, est assez malaisée. Enfin, le fondement métaphysique ultime de ces essences, ce sont les idées qui se trouvent dans l'esprit de Dieu, modèles des essences présentes dans le monde (Thomas d'Aquin, *Quodlibet* VIII, q. 1). Il est douteux que nous ayons un accès cognitif à ces idées divines, mais cela importe peu pour savoir quelles EN existent, et ce que sont leurs essences, car nous y avons un accès non inférentiel ou direct, par un acte simple de cognition (ou appréhension). Quant aux termes communs d'EN comme « chats » ou « êtres humains », ils signifient les choses telles qu'elles sont comprises « *res ut intellectae* ». (*ST* I, q. 13, a. 2, ad 3). Nul besoin, dès lors, d'une distinction (qui, pour Locke, sera si importante), entre l'essence nominale ou la signification de nos termes, et l'essence réelle qui a trait aux constituants réels du monde (Locke, *Essay* III. 3. 15, III. 6. 1-29). Les termes signifient les essences réelles telles qu'elles sont saisies par notre intellect au moyen de concepts simples obtenus par abstraction à partir d'individus sensibles, par un premier acte simple (« appréhension »), suivi d'un deuxième, consistant pour notre intellect à composer en des concepts complexes ce qu'il a saisi dans le premier, puis par un troisième acte, où il s'agit de raisonner à partir d'un contenu complexe par un raisonnement inférentiel. Mais une telle approche est problématique : si tout contenu cognitif nous vient de l'intellect à travers les sens, et si seules les qualités sensibles sont les objets directs des sens, ce sont les propriétés superficielles des espèces, des accidents, et non leur essence, qui nous parviennent ainsi directement. Contrairement à ce que dit saint Thomas, nous ne saisissons donc

1. Ellis B. *Scientific Essentialism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

pas du tout les essences réelles par un acte d'appréhension simple ; nous les saisissons, si tant est que ce soit le cas, non pas directement, mais par un acte d'inférence. Les caractéristiques essentielles de n'importe quelle EN nous sont en elles-mêmes inconnues, et nous les décrivons en recourant à des concepts non pas simples mais « complexes ». Conclusion gênante pour Thomas d'Aquin, car : 1) elle s'oppose à une thèse que par ailleurs il défend (et doit défendre en raison de son opposition à l'averroïsme), à savoir que l'objet propre de l'intellect est la quiddité des choses matérielles, bref, l'essence des EN. 2) Elle menace certains aspects clés de son épistémologie, à savoir qu'il est impossible pour l'intellect de se tromper dans sa saisie des essences ; seuls les actes simples de la connaissance sont à l'abri de l'erreur, ce qui n'est plus le cas lorsque nous élaborons des concepts complexes et que nous faisons des inférences (*ST I*, q. 85, a. 6). 3) Problème sémantique enfin : que signifient dès lors les termes d'EN puisque les mots sont censés signifier les choses *telles qu'elles sont comprises* par notre intellect ? Tout ceci est catastrophique dans le cadre d'un projet scientifique aristotélien, où la connaissance du monde physique impose des définitions d'essences réelles. Il n'est donc pas étonnant que les successeurs de Thomas se soient évertués à tenter de remplir ce fossé désormais créé entre, d'un côté, les EN du monde, et de l'autre, les concepts et les termes que nous en avons. Et c'est dans ce contexte que se forme et prend tout son sens la position de Duns Scot (sur tout ceci, voir l'excellente analyse de G. Pini<sup>2</sup>).

L'examen s'est alors porté sur la façon dont, tout d'abord, d'un point de vue *épistémologique*, Duns Scot se demande ce que nous *savons* des EN, en rappelant le double intérêt, pour notre projet, de deux points cruciaux de la position scotiste : 1) nécessaire distinction, héritée d'Avicenne, des aspects métaphysiques, épistémologiques et logico-sémantiques de la problématique des EN, et indifférenciation de la « Nature Commune », cruciale dans sa réponse au problème des universaux, et pour comprendre le tour original de son essentialisme) ; 2) affirmation d'une forme d'unité des essences des EN indépendante de l'esprit, fondée sur l'existence de « relations » non seulement de « ressemblance » mais aussi de « causalité », entre les choses du monde, ainsi que le soulignait notre propre modèle, qui rappelait l'importance des « pouvoirs causaux » comme critère d'identité d'une chose.

Toutefois, s'il est acquis que les essences réelles rendent compte de relations réelles telles que la ressemblance ou la génération univoque, Duns Scot admet que nous n'avons aucun concept simple d'EN, puisque nous ne connaissons directement que les concepts d'accidents sensibles (rouge, chaud, doux) : seules les espèces intelligibles de ces accidents sont présentes à notre intellect, et non pas les concepts des substances qui les sous-tendent, celles-ci ne laissant aucune impression directe sur nos sens. (*Ord.* I, d. 3, p. 1, q. 3, n. 138 (Vat. III, 87)). Soit la transsubstantiation : toutes les propriétés superficielles sensibles du pain restent inchangées – sa couleur, son goût, sa consistance continuent toujours d'être là et senties. Et pourtant, l'essence du pain n'est plus là. À nous en tenir, comme nous le devons, à ce que nous enseignent nos sens, nier la présence du pain est impossible. Que l'essence du pain soit là ou non, le contenu de nos pensées qui nous parvient par l'entremise des sens est le même. Or savoir, c'est aussi savoir quand une chose *n'est pas là*, ce qui, en l'occurrence ne semble pas être le cas, puisque notre intellect est incapable de nous

2. Pini G., « Scotus on Knowing and Naming Natural Kinds », *History of Philosophy Quarterly*, 26, 2009, 255-72.

dire quand la substance qu'est le pain n'est pas là. Voilà qui nous éclaire sur notre connaissance des substances : si Dieu en détruisait une et n'en laissait que les propriétés superficielles sensibles, notre concept resterait inchangé. Inversement, si Dieu décidait de détruire tous les accidents sensibles et de ne garder que les essences substantielles qui les sous-tendent, nous serions dans la même incapacité d'identifier la moindre de ces essences, puisque nous ne savons identifier une essence substantielle qu'en vertu de ses accidents. Ainsi deux personnes peuvent avoir la même pensée à propos d'une certaine chose, même si l'une d'elles n'y a jamais été exposée. Ce que Duns Scot va démontrer en recourant à une expérience de pensée qui n'est pas sans évoquer (nonobstant les conclusions différentes que chacun en tire) celle que prendra par la suite un auteur comme Putnam (l'expérience de Terre-Jumelle).

C'est à l'examen plus détaillé de cette question et aux conclusions que l'on peut en tirer pour l'épistémologie et la sémantique des EN chez Duns Scot qu'a donc d'abord été consacrée la troisième leçon. Plusieurs leçons à noter sur le plan épistémologique : même si deux personnes X et Y n'ont pas la même expérience (X « voit » une hostie, Y « voit » du pain) et n'ont pas, en toute rigueur de connaissance de l'essence réelle (ou connaissance « *de re* », mais seulement « *de dicto* »), cela ne les empêche pas d'avoir un même contenu mental, bref, de penser « la même chose ». Sans doute ne sont-elles en contact direct qu'avec les propriétés accidentelles, sensibles des choses, mais il s'agit bien d'un contact avec des constituants du monde *réel*. Même si le contenu des pensées ne porte pas sur les choses telles qu'elles sont révélées par leur essence, et ne nous est accessible que par inférence, au terme d'une enquête, il porte bien sur certaines choses plutôt que d'autres et sur les choses telles qu'elles sont. Lorsque nous percevons une couleur comme le blanc, nous pouvons la trouver associée à d'autres qualités et présente dans différents objets : cela ne nous empêche pas d'en saisir l'essence commune et de comprendre en quoi consiste la communauté d'appartenance des qualités. Pour ce faire, il nous suffit de considérer l'essence non comme une « quiddité », mais plutôt comme un quelque chose, un *aliquid* qui est ceci ou cela, un *ens*, une *res*, que nous pouvons simplement décrire ainsi, et à quoi nous pouvons apporter ensuite des déterminations. Nous n'avons besoin que de cela, un *substratum sans substance*. Idée importante de cette conception essentialiste scotiste, qui conforte notre propre hypothèse d'une connaissance métaphysique réaliste de la nature reposant sur un « aliquidisme », ce quelque chose qui n'a pas encore de détermination (mais qui n'a rien de mystérieux), et qui peut donc recevoir des déterminations sans perdre rien de ce que sa « nature » a de « commun » (cf. la thèse avicennienne de l'indifférenciation de la « nature commune », et qui se développe aussi dans l'analyse scotiste des transcendants).

À la première question (épistémologique) : *est-il possible d'avoir une connaissance des EN sans connaître leur essence ?* La réponse de Duns Scot est donc *oui*. On notera au passage que l'impossibilité de connaître l'essence est bien liée, comme y insiste G. Pini, à une limitation cognitive intrinsèque, mais celle-ci n'est pas un produit de notre nature : elle est purement contingente, liée à la Chute, et donc à un accident de l'histoire. Au contraire, et cela vient encore renforcer l'idée selon laquelle, sur le plan de notre nature, il y a quelque chose qui donne de la solidité à notre connaissance, Duns Scot considère que nous avons une sorte de capacité à nommer les choses, une « *habitus vocalis* », une propension ou disposition naturelle à savoir ce que nomment, ce que désignent les termes d'EN (thème qui n'est pas sans lien chez lui avec son « réalisme propositionnel »), et qu'on verra à l'œuvre, sous d'autres formes, chez Leibniz mais aussi chez Kripke et Putnam.

Pour la deuxième question (sémantique) : *que désignent les termes d'EN ?*, Duns Scot rejette la conséquence qu'on serait tenté de tirer du fait que nous n'avons pas de connaissance (autre que par description) de l'essence : contre Thomas d'Aquin et Henri de Gand, il soutient que nos termes renvoient bien aux choses telles qu'elles sont, et non pas à des noms (ou à ce qui deviendra avec Locke, de pures définitions nominales), ou aux choses telles qu'elles sont *comprises (res ut intellectae)*. On n'est pas obligé de passer par le biais du concept (Thomas). Plus proche ici encore d'une position externaliste qu'internaliste, Duns Scot montre donc que : 1. Nous ne connaissons pas les choses *de re* ; nous ne les connaissons que sur le plan de la description, *de dicto*. 2. Mais cela ne nous empêche pas de dire que lorsque nous parlons des choses, c'est bien des choses *réelles* que nous parlons, et non pas telles qu'elles sont comprises. 3. Et cela ne nous empêche pas d'y faire référence.

On a dégagé quelques leçons de l'analyse scotiste. Si l'on veut donner corps à une connaissance métaphysique des EN, on aura intérêt : 1. à distinguer avec soin les ordres épistémologique, sémantique et métaphysique. Nous ne sommes pas tenus de voir entre eux une correspondance parfaite ; 2. à défendre une forme de réalisme essentialiste « mince » qui exige certes de prendre appui sur un *aliquid*, mais sans postuler un accès direct à une quiddité. 3. Ce n'est pas parce que nous devons, pour connaître les choses telles qu'elles sont, passer par des descriptions, qu'il est impossible de leur trouver un *fondement* dans la nature. Les classifications ne sont donc pas purement nominales. Même si les regroupements dans la nature ne se font que par la manière dont nous y faisons référence, ils correspondent bien (et nos termes font référence) à quelque chose de et dans la nature (réalisme sémantique). C'est une position qui est déjà presque en avance, par rapport à la position de Locke.

Aussi la dernière partie de la leçon a-t-elle été consacrée à introduire à la confrontation classique qui va se jouer, à l'époque moderne, entre Locke et Leibniz sur la question des EN. En partant de Locke, on a d'abord insisté sur le changement de perspective, la remise en question cruciale de l'essentialisme aristotélicien, sur fond de critique (empiriste) du rationalisme (cartésien) et d'une connaissance *a priori* des substances par une faculté rationnelle. Pour Locke, nous observons des ressemblances manifestes entre des particuliers discrets, et c'est par ces idées abstraites ou essences « nominales », par une décision sémantique, que nous formulons la notion d'EN qui nous sert ensuite pour nos classifications. La cire, sans nul doute, a des caractéristiques sous-jacentes qui pourraient en principe expliquer sa malléabilité, sa fusibilité, etc. Mais ces caractéristiques sont inconnaissable (en pratique) et ne jouent donc aucun rôle dans nos classifications. Hume suivra et amplifiera Locke : nous ne pouvons pénétrer au cœur de l'essence des choses, à une vision rationnelle *a priori* de la structure causale du monde sous peine de sombrer dans les sophismes et les illusions. On a conclu par deux remarques : ce que vise la critique de Locke et de Hume, c'est l'idée d'un possible accès épistémique *a priori* à la nature de la réalité : bref, c'est parce que notre épistémologie serait mauvaise (l'idée qu'une faculté rationnelle *a priori* puisse saisir l'essence des espèces naturelles) que notre métaphysique le serait aussi. Auquel cas, pourrait-on envisager deux autres hypothèses : 1) que l'on puisse défendre l'essentialisme sur des bases autres qu'aristotéliciennes et 2) l'idée d'une connaissance non plus *a priori* mais *a posteriori* des essences (ce que feront précisément des auteurs comme Kripke et Putnam) ?

La quatrième leçon a d'abord rappelé les précautions d'usage sur le plan de l'histoire de la philosophie avant de parler tout de go d'une « controverse » entre Locke et Leibniz, et souligné les enjeux de celle-ci, au croisement déjà entre la

métaphysique des essences et des individus, la modalité, l'épistémologie et la philosophie du langage (thèmes qui vont prendre tout leur éclat dans les années 1970, à partir des défis soulevés à leur tour, par des auteurs comme Kripke, Kaplan, Putnam). Puis on a procédé à l'examen de la position lockéenne, à partir du livre III de *l'Essai sur l'entendement humain*, l'objectif fondamental de Locke dans ce chapitre et dans l'ouvrage, étant de ruiner la notion aristotélicienne traditionnelle d'essence et d'afficher deux aspects décisifs de sa métaphysique et de son épistémologie : anti-essentialisme et conceptualisme.

Locke pose d'abord une distinction clé, entre essence réelle et essence nominale (III, iii, 15, trad. Coste, p. 335). Chaque individu est certes doté d'une constitution interne réelle, cause de ses propriétés sensibles. Mais lorsque nous procédons à la classification des individus – ce que nous faisons bel et bien, parce que nous ne pouvons nous empêcher de remarquer entre eux des ressemblances – nous le faisons conformément à certaines idées abstraites (III, iii, 17). Même s'il est légitime de parler d'une essence réelle, la rationalité va à l'encontre de l'option aristotélicienne. Ce n'est pas sur cela que nous appuyons nos analyses, lorsque nous faisons de la science, mais sur la définition nominale. Peu importe donc que nous ne connaissions pas la définition réelle, puisqu'elle n'a aucune valeur explicative (III, iii, 17 ; trad. p. 335). C'est aussi avouer que l'entendement humain ne pourra probablement jamais connaître les constituants sous-jacents de la nature (lesquels sont insensibles). Locke montre ensuite comment s'opèrent les classifications entre les espèces et les genres, grâce au concept d'essence nominale qui est « l'ouvrage de l'entendement » (cf. chap. 6), par l'entremise de noms, de termes généraux, qui sont mis pour différentes idées abstraites (des concepts « sortaux ») qui ont un rôle décisif dans les classifications que nous faisons des choses (III, vi, 2 ; trad. p. 353), Locke semblant en tirer la conclusion conceptualiste, somme toute discutable, qu'en dehors de ces découpages sortaux, produits de l'abstraction, il n'existe pas de classifications (et encore moins d'essences) dans la nature (III, vi, 4), thèse liée à cette idée-force que les propriétés sont d'abord essentielles aux espèces avant de l'être aux individus (III, vi, 6), et que, jusqu'à un certain point donc, les essences réelles sont déterminées relativement aux essences nominales. Suit une série d'arguments, historiques et anthropologiques (liés au rejet des idées innées), sémantiques et épistémologiques (constat d'une non-uniformité dans le langage qui devrait ne pas être si c'était la nature qui opérait les classifications) qui confortent l'anti-aristotélisme et visent à nier toute distinction des espèces conformément à une essence ou forme naturelle ou interne (III, vi, 14-26). Comme l'a noté M. Ayers<sup>3</sup>, Locke ne se contente pas de dire que les EN ne sont pas déterminées par les essences réelles (thèse épistémologique) ; il croit possible d'en conclure qu'il n'y a peut-être pas du tout de divisions réelles dans la nature (thèse métaphysique forte), conformément à une autre position de Locke (et en accord avec le principe de plénitude et de la Grande Chaîne des Êtres) qu'il ne peut y avoir de saut, mais seulement des « degrés », entre les différentes choses (III, vi, 12, p. 359), et qu'il lui est même arrivé de voir « un animal engendré d'un Chat et d'un Rat. Et qui avait des marques visibles de ces deux bêtes » (III, vi, 23, p. 364). En un mot : même si l'on peut constater de grandes ressemblances dans la nature, cela ne permet en rien d'en inférer que les choses sont classées en fonction d'essences réelles (III, vi, 36-37, p. 365). « Les bornes des espèces sont établies par

3. Cf. Ayers M., *Locke Epistemology & Ontology*, 2 vol., Londres, Routledge, 1991.

les Hommes ». S'agissant, par exemple, de l'Or (III, vi, 50, p. 379) ou de l'Homme, et plus généralement des substances (IV, vi, 4), c'est leur essence nominale (et donc le sens que par une décision sémantique nous donnons aux termes qui les désignent), qui nous permet d'avoir une forme de connaissance (du reste incertaine) des limitations possibles des termes que nous utilisons pour les désigner (IV, viii, 4 et 5). Locke ne conclut pas de notre impossibilité à connaître l'essence de l'espèce à notre impossibilité de connaître tout court. Son scepticisme est moins radical que celui de Hume, mais il n'en est pas très éloigné.

Pour Leibniz, au contraire, toute substance individuelle, de fait, a une essence. « L'essence dans le fond, n'est autre chose que la possibilité de ce qu'on propose » (*Nouveaux Essais*, G, p. 271 et 272).

Ce qu'on suppose possible est exprimé par la définition ; mais cette définition n'est que nominale, quand elle n'exprime point en même temps la possibilité, car alors on peut douter si cette définition exprime quelque chose de réel, c'est-à-dire de possible, jusqu'à ce que l'expérience vienne à notre secours pour nous faire connaître cette réalité *a posteriori*, lorsque la chose se trouve effectivement dans le monde ; ce qui suffit au défaut de la raison, qui ferait connaître la réalité *a priori* en exposant la cause ou la génération possible de la chose définie. *Il ne dépend donc pas de nous de joindre les idées comme bon nous semble, à moins que cette combinaison ne soit justifiée ou par la raison qui la montre possible, ou par l'expérience qui la montre actuelle, et par conséquent possible aussi.*

Leibniz, *Nouveaux Essais*, III, 15, Théophile (nous soulignons).

Un individu peut avoir « une » essence, laquelle est susceptible de plusieurs définitions. Mais que les significations puissent varier comme bon nous semble (Locke) ne répond en rien à la question de ce en quoi consiste la nature d'une substance individuelle (laquelle, pour Leibniz, renferme un concept complet), ni de ce en quoi consiste la connaissance de cette nature. Et là où la position lockéenne s'inscrivait dans une hostilité à tout chiasme dans la nature, intervient directement chez Leibniz sa conception des modalités, de la compossibilité, des mondes possibles et du choix divin (voir la réponse de Théophile à Philalèthe, § 12-13).

La cinquième leçon a rappelé l'opposition des arguments entre Locke et Leibniz. Pour Locke (le Philalèthe des *Nouveaux Essais*), « la réduction des choses en espèces se rapporte uniquement aux idées que nous en avons, ce qui suffit pour les distinguer par des noms ». Pour Leibniz, qui réfléchit dans le registre de l'infini des possibles, les essences sont éternelles : elles existent dans l'entendement divin, où elles représentent des vérités nécessaires, en d'autres termes, accessibles à partir de n'importe quel monde possible. Leibniz croit à un espace logique de possibilités, dépendant du choix libre par Dieu d'un monde plutôt que d'un autre, où les substances individuelles se regroupent, en fonction de propriétés communes qui se complètent harmonieusement en dessinant, entre les espèces, des frontières naturelles. Outre l'argument modal, Leibniz invoque l'histoire causale de l'espèce et la génération (d'où une différence entre espèces mathématiques et espèces physiques) : « Deux individus physiques ne seront jamais parfaitement [d'une espèce, car ils ne seront jamais parfaitement] semblables, et, qui plus est, le même individu passera d'espèce en espèce, car il n'est jamais semblable en tout à soi-même au-delà d'un moment. » C'est cet ancrage dans la nature qui empêche que nous accordions au conceptualisme une portée aussi large que le prétend Locke :



[...] quelques règlements que les hommes fassent pour leurs dénominations et pour les droits attachés aux noms, pourvu que leur règlement soit suivi ou lié et intelligible, il sera fondé en réalité, et ils ne sauront se figurer des espèces que la nature, qui comprend jusqu'aux possibilités, n'ait faites ou distinguées avant eux [...] Nous pouvons donc dire que tout ce que nous distinguons ou comparons avec vérité, la nature le distingue ou le fait convenir aussi, quoiqu'elle ait des distinctions et des comparaisons que nous ne savons point et qui peuvent être meilleures que les nôtres. Aussi faudra-t-il encore beaucoup de soin et d'expérience pour assigner les genres et les espèces d'une manière assez approchante de la nature.

A VI, 14, G, p. 288

Là où Locke suggérerait qu'on n'avait pas besoin d'aller en Inde pour savoir qu'un félin qui a de grosses rayures orange est un tigre, l'histoire causale, pour Leibniz est partie prenante de notre connaissance de l'espèce et des distinctions réelles dans la nature :

[...] plus on approfondira la génération des espèces, et plus on suivra dans les arrangements les conditions qui y sont requises, plus on approchera de l'ordre naturel.

A VI, vi, G, p. 310

Il y a donc dans la nature des fondements aux espèces distinctes, et plus on poussera l'examen (métaphysique) des possibilités, mieux on comprendra ce qui est. Rien n'interdit donc de penser des « ruptures », ni davantage, *contra* Locke, une connaissance des essences des espèces naturelles, par quoi on entendra non pas seulement les *modes* simples (Locke), mais les substances (§ 18 ; G, p. 273). Quand, pour Locke, nos classifications (concepts sortaux) sont l'ouvrage de l'entendement et n'ont pas à correspondre à des divisions ou jointures réelles dans le monde, pour Leibniz, plus nous accumulons de preuves empiriques, et plus nos termes d'espèces naturelles feront vraiment référence à des groupes réellement liés dans le monde. Aucune rupture, mais harmonie entre l'entendement et la nature. À la conception conceptualiste, peu réaliste et sceptique de Locke, Leibniz oppose une vision plus optimiste, n'excluant pas la possible connaissance de la constitution interne des choses, voire de « traits fixes » constitutifs de telle ou telle espèce (par exemple, la rationalité pour l'espèce humaine [VI, § 22, G, p. 293] qui interdit la pluralité des espèces au sein de l'humanité).

On a conclu sur les apports respectifs de Locke et de Leibniz pour notre projet. Pour Locke, 1. Toutes nos classifications sont le produit d'essences nominales et rendent inutiles les essences réelles aristotéliennes. La science n'a donc que faire de l'essentialisme. Dans le cas des substances, l'essence nominale n'est pas différente de l'essence réelle (la constitution interne des choses). Nous ignorons la nature des substances et des espèces naturelles. 2. Sur le plan sémantique : la signification des termes d'espèces naturelles (ou des concepts sortaux) est déterminée par la description que nous faisons, au gré de nos abstractions, des propriétés sensibles des individus. 3. La nature ne fait point de sauts. Les individus ne diffèrent entre eux que par degrés dans leur constitution interne. 4. Toutes les espèces naturelles possibles sont réelles ou l'ont été ou le seront. Pour Leibniz : 1. Il y a des divisions réelles dans la nature et ce sont elles qui fondent les découpages que nous faisons du monde. 2. Ces divisions décrivent un espace logique de possibilités où se déploient des essences, en pleine conformité avec le choix divin de ce monde-ci parmi une infinité de mondes possibles.

L'approche leibnizienne présente pour nous d'incontestables mérites : elle apporte les conditions de possibilité d'une réflexion sur l'articulation possible entre l'*a priori* et l'expérience, et sur la manière dont l'idée de nécessité pourrait se conjuguer avec celle de connaissance *a posteriori* (un point dont on verra qu'il est fondamental pour Kripke). On peut y voir un gain par rapport à Locke qui, dans sa critique de l'argument cartésien, conteste la possibilité d'une connaissance qui s'en tiendrait à une connaissance *a priori*, supposant que nous ayons une forme d'intuition rationnelle immédiate des essences. Si on envisage différemment la saisie possible des essences, comme le fait Leibniz, alors l'argument invoqué par les lockéens et les humiens perd de sa force. Par cet espace possible laissé à l'*a priori*, associé à une réflexion des modalités dans un cadre *a posteriori*, s'ouvrent, sur le plan épistémologique, des perspectives intéressantes dans notre recherche de critères définitionnels des espèces naturelles.

La sixième leçon a poursuivi cette voie, et abordé l'histoire philosophique plus contemporaine, en examinant la sémantique des EN proposée au milieu des années 70 par Saul Kripke<sup>4</sup> et Hilary Putnam<sup>5</sup>. Ces deux auteurs en effet, bien que par des voies différentes, estiment possible une sémantique des termes d'EN qui soit en mesure de déterminer une classe de termes généraux désignant bel et bien des EN, au sens métaphysique du terme : les éléments chimiques sont des espèces de ce genre, dont on peut découvrir empiriquement l'*essence*, et qui sont métaphysiquement *nécessaires* bien que connaissables *a posteriori*. Il y a donc des identités théoriques telles que « l'eau est H<sub>2</sub>O » ou « l'or est l'élément dont le nombre atomique est 79 » et la sémantique des termes permettront de faire le départ entre ces termes authentiques d'EN (« or » ou encore « eau ») et des termes non naturels (« célibataire » ou « crayon »). On a donc analysé ce désir d'alignement de la perspective sémantique sur la perspective métaphysique tant dans le courant kripkéen que dans le courant putnamien. Putnam vise surtout le relativisme en philosophie des sciences (Kuhn et ses paradigmes<sup>6</sup>) ; Kripke se fixe plus sur le statut censé être nécessairement *a posteriori* des « identifications théoriques » : ces termes généraux que sont les termes d'EN sont analogues à une catégorie sémantiquement distinctive de termes singuliers, à savoir, les noms propres. L'ambition est de donner ainsi un nouveau relief à l'essentialisme (jusque-là associé, davantage qu'à la notion aristotélicienne, à l'épistémologie douteuse du rationalisme intellectualiste cartésien), un essentialisme ôtant tout mystère aux essences, qui ne

4. Kripke S. *Naming and Necessity*. Oxford : Basil Blackwell, 1980 (Première publication in Harman G. et Davidson D. (éd.), *Semantics of Natural Language*, Dordrecht, Netherlands, D. Reidel, 1972.) ; traduction française, par F. Récanati et P. Jacob, *La logique des noms propres*, Paris, Minuit, 1984.

5. Putnam H. « The meaning of "meaning" », in Gunderson K. (éd.), *Language, Mind and Knowledge : Minnesota Studies in the Philosophy of Science, VII*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 1975. Republié dans Putnam H., *Mind, Language and Reality : Philosophical Papers*, vol. II, Cambridge, Cambridge University Press, 215-71. Également : Putnam H., *Representation and Reality*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1988 ; trad. fr. par C. Tiercelin, *Représentation et réalité*, Paris, Gallimard, 1990 ; et Putnam H. *Realism with a Human Face* (édité par J. Conant), Cambridge, Mass., Harvard University Press ; trad. fr. de C. Tiercelin, *Le réalisme à visage humain*, Paris, Gallimard, 1991.

6. Kuhn T.S., *The Structure of Scientific Revolutions* (3<sup>e</sup> ed.), Chicago, Chicago University Press, 1996 (Première édition en 1962).

sont plus dites connues *a priori* à l'aide d'une faculté *rationnelle*. Si c'est l'investigation empirique qui nous en donne la connaissance, on n'est plus en présence d'entités inintelligibles.

L'analyse s'est donc portée en premier lieu sur la démarche kripkéenne et en a décomposé les étapes : critique de la conception frégeo-russellienne des noms par trois arguments (modal, épistémologique, sémantique) ; solution (inspirée de Stuart Mill) pour remédier aux difficultés de la conception descriptiviste : les noms propres sont non descriptifs, ils font référence directement. Il s'opère une « transaction d'acquisition de nom » au cours de laquelle un objet, *x*, est choisi par un locuteur en un « baptême initial » (Kripke, 1980, 97 ; trad. fr. p 84 sq.). Ce qui détermine le référent, c'est la chaîne de communication effective, et non pas les critères d'identification du référent *implicitement acceptés* par le locuteur ou par la communauté de langage. Les noms propres sont des « désignateurs rigides », ils font référence au même objet dans tous les mondes possibles ; on peut ainsi poser à son sujet des questions contrefactuelles sans se soucier de pouvoir ou non l'identifier dans un monde possible : « Bien que l'homme (Nixon) eût pu ne pas être président, il n'eût pas pu ne pas être Nixon (même s'il avait pu ne pas s'appeler « Nixon »), et c'est parce que nous pouvons faire référence rigidement à Nixon, et stipuler que nous parlons bien de ce qui aurait pu lui arriver (dans certaines circonstances), que des identifications trans-théoriques ne sont pas, en pareils cas problématiques<sup>7</sup> ». Les individus peuvent certes changer de nom (Erich Weiss devenant Harry Houdini) : mais chaque baptême indépendant est la source de sa propre chaîne causale de liens de préservation de la référence. Il ressort de ces analyses une distinction importante entre deux types de nécessité, métaphysique et épistémique. L'énoncé d'identité « Harry Houdini est Erich Weiss » est *métaphysiquement* nécessaire étant donné (1) la nécessité de l'identité, (2) la rigidité des noms propres, et (3) la vérité de l'énoncé d'identité. Mais l'affirmation d'identité n'est pas *épistémiquement* nécessaire, puisque sa vérité ne découle pas simplement de la réflexion sur les noms « Harry Houdini » et « Erich Weiss ». Il y a donc une différence stricte entre l'énoncé d'identité « Erich Weiss est Harry Houdini » et « un célibataire est un homme non marié ». Même si tous deux sont métaphysiquement nécessaires, seul le dernier est épistémiquement nécessaire : sa vérité découle nécessairement de la réflexion sur la signification des termes « célibataire » et « homme non marié » et comme tel, il est connaissable *a priori*. Le premier, à l'inverse, n'a pas de nécessité épistémique, et n'est donc connaissable qu'*a posteriori*. Kripke étend alors l'analyse des noms propres aux termes d'EN (ibid., p. 104-108). Il montre que, dans le cas de termes de masse (« or », « eau », « pyrite de fer »), nous avons parfaitement les moyens d'identifier le référent réel d'or ou de faux or : ce n'est pas la signification qui change, nous sommes simplement passés à une autre substance, à autre chose. Appliquée à des espèces telles que « tigre », « chat », l'analyse montre que « savoir si une espèce donnée est une espèce d'animaux est une question qu'on ne peut trancher que par un examen empirique ».

On a poursuivi l'examen en introduisant les arguments de Putnam qui, bien que suivant des voies distinctes, sont proches de ceux de Kripke, et montré le rôle crucial que joue la théorie causale de la référence (vol. 2 des *Philosophical Papers*). Putnam commence par substituer au problème de la signification (dont il critique l'approche

7. Kripke S., *La logique des noms propres*, op. cit.

positiviste logique), celui de la référence (p. ix-x), puis réfléchit à ce qui peut bien « fixer » cette dernière. La « nouvelle théorie de la référence » établit que la référence des termes théoriques et des termes d'EN est *généralement* fixée par un *réseau* de lois et non par une définition *analytique*. L'usage d'un mot comme « eau » ou « or » dépend « de notre possession de paradigmes, qu'on s'est accordé à reconnaître comme des modèles de l'espèce. Ce qui fait que quelque chose est de l'or, c'est qu'il est de même nature que les paradigmes ou, dans la théorie physique courante, qu'il a la même composition, puisque « c'est la composition atomique qui détermine le comportement nomologique d'une substance » (*Philosophical Papers*, vol. 3, 73). Un citron est ce qu'il est, parce qu'il a la même nature (le même ADN) que des citrons paradigmes, et non parce qu'il obéit à une série de critères (couleur jaune, peau épaisse, goût de tarte...) posés à l'avance. Comme dans la théorie kripkéenne des noms propres, ce sont donc des choses données *existentiellement* et non par des critères, les choses réelles qui ont joué un rôle causal dans notre acquisition et usage du terme, qui contribuent à fixer la référence. Un terme fait référence à quelque chose s'il est dans la bonne relation avec cette chose (continuité causale pour les noms propres : la personne ou chose originellement « baptisée » avec le nom ; identité de « nature » pour les termes d'espèces). C'est l'évolution de nos théories sur la nature des personnes et des espèces et non des *critères a priori* qui permet d'indiquer la bonne continuité causale, ce que veut dire « partager une nature ». Ainsi, une fois qu'on a découvert que l'eau est H<sub>2</sub>O, on ne peut plus appeler « eau » des substances dont la composition chimique est différente, même si elles ressemblent superficiellement à de l'eau. La nature de quelque chose peut donc déterminer la référence d'un terme, avant même que cette nature ne soit découverte. Mais, de même, aucun ensemble de critères opérationnels ne peut totalement fixer la signification du mot « or », car au fur et à mesure que nous développons de meilleures théories de la constitution de l'or et des tests plus élaborés du comportement des substances, nous pouvons toujours découvrir des défauts dans les tests précédents. En niant que les noms propres et les termes d'EN soient synonymes de descriptions définies ou se réduisent à des conjonctions de critères, la théorie réhabilite donc en un sens l'idée que les choses et les espèces ont des « essences », ou en tout cas des natures : qu'elles doivent avoir certaines caractéristiques pour être les choses (ou la sorte de choses qu'elles sont). Mais en même temps, chez Putnam, comme chez Kripke, elle « libère » cette notion de ses liens avec une épistémologie *a prioriste* (*Philosophical Papers*, vol. 3, 74).

La septième leçon a poursuivi l'examen des thèses putnamiennes en précisant le contenu et les conséquences de la théorie causale de la référence : nécessité, pour qu'il y ait référence, non pas d'un « même état mental » mais d'une interaction causale avec le monde ; rappel que la valeur de vérité fixée de phrases entières ne suffit pas à fixer la référence de leurs constituants, et que des éléments du langage de l'esprit pénètrent en profondeur la « réalité », appelant, contre le modèle « cartographique » et externaliste, un modèle « internaliste ». Tout jugement comporte une double composante, descriptive et évaluative. Les jugements de faits sont tous inséparables d'évaluations cognitives, voire éthiques. D'où une double conséquence, sur le plan sémantique : rejet du mentalisme et du holisme, ce qui oblige à une complète révision de la notion même de signification (le langage ayant moins à voir avec une forme de connaissance *fondée*, qu'avec des « usages » et des « règles », des *formes de vie* (Wittgenstein). Les objets auxquels font référence des espèces naturelles (tigre, eau, arbre), sont les éléments principaux de la signification de ces termes. Une « division linguistique du travail » s'opère ensuite, qui permet à des experts de fixer la référence

des termes, selon le domaine. Ainsi la référence du terme « lion » est fixée par la communauté des zoologistes, celle de « orme » par celle des botanistes ; celle de « sel de table » est fixée en « NaCl » par les chimistes. La référence est donc déterminée *socialement*, et non pas individuellement par une chaîne de transmissions historiques (Kripke), ou par une forme de coopération sociale. L'environnement, lui aussi, importe. On obtient ainsi des « vecteurs » (descriptions typiques ou prototypes assurant la description de la signification et les conditions de l'usage correct ordinaire de chaque terme au sein d'une communauté linguistique, et permettant de dire s'il y a eu ou non changement.

L'examen s'est alors porté sur les difficultés que posent ces deux approches de la sémantique et de la métaphysique des espèces naturelles. S'agissant de Kripke, on a émis deux réserves : manque de clarté de cette parenté entre la référence des noms propres et la référence à des termes d'EN, et des justifications invoquées pour dire que les énoncés d'identité théorique contenant des termes d'EN tels que « l'eau est H<sub>2</sub>O » et « l'or est l'élément dont le nombre atomique est 79 » sont des énoncés du même type que (« Harry Houdini est Ehrich Weiss »), métaphysiquement nécessaires, et néanmoins connaissables *a posteriori*. Kripke pose que ces découvertes qui s'expriment par des identités théoriques sont des « énoncés d'identité d'essence ». Mais cela va-t-il de soi ? On a présenté les critiques de N. Salmon pour qui un présupposé essentialiste sous-tend l'analyse kripkéenne, rendant, selon lui, discutable l'extension proposée des noms propres aux termes d'EN<sup>8</sup>.

La huitième leçon a d'abord examiné les tentatives de sauvetage de l'analyse kripkéenne, visant à traiter les termes d'EN comme des prédicats plutôt que comme des noms communs, et les identités théoriques comme des conditionnels et des biconditionnels universellement quantifiés (Soames<sup>9</sup>), ou encore à dire que les termes généraux sont tous analogues à des noms logiquement propres, en maintenant une « analogie d'imposition » entre les noms propres et les termes d'EN (Salmon). On a montré qu'aucune des tentatives n'évite la trivialisation des termes généraux et des termes d'EN, qui rend douteuse l'idée de Kripke selon laquelle il y aurait bien une asymétrie entre les termes d'espèces et les autres termes généraux, en ce que les premiers seuls seraient rigides. On a présenté d'autres arguments récents, allant plutôt en un sens opposé<sup>10</sup> : les termes d'EN ne renvoient pas à une catégorie sémantique particulière de terme général ; l'identification de cette catégorie dépend du développement de théories empiriques sophistiquées, telles que la chimie contemporaine ou la théorie de l'évolution ; l'éventuelle spécificité de la signification que peuvent avoir les termes est fonction du rôle qu'ils jouent dans l'explication scientifique. L'essentiel ne résiderait donc pas dans la métaphysique des EN, mais dans le modèle d'explication scientifique choisi.

Après quoi ont été présentées les objections à Putnam, dont l'objectif premier, en introduisant la théorie causale de la référence, était de répondre à la menace posée

8. Salmon N., *Reference and Essence*, Oxford, Blackwell, 1982 (2<sup>e</sup> edit., New York, Prometheus Books, 2005) ; « Naming, necessity and beyond », *Mind*, 112, 2003, 475-92.

9. Soames S., *Beyond Rigidity : The Unfinished Semantic Agenda of Naming and Necessity*, New York, Oxford University Press, 2002.

10. Arguments qu'on trouvera réunis notamment dans l'excellent volume de Helen Beebe & Nigel Sabbaton-Leary (éd.), *The Semantics and Metaphysics of Natural Kinds*, Routledge, New York-London, 2010.

par la thèse de l'incommensurabilité kuhnienne, visant à montrer que les changements de paradigmes ne sont pas de simples reconceptualisations d'entités déjà existantes, mais des changements de mondes tout court. Or Putnam soutient que son analyse (et par extension celle de Kripke) réalise la double performance de rendre compte de la nécessité *a posteriori* et de ruiner la thèse de Kuhn. D'où deux questions à poser : 1) celle de la stabilité de la référence en dépit des changements conceptuels, au cœur de maintes réflexions menées aujourd'hui en philosophie des sciences ; 2) celle, relative à l'engagement ou non en faveur du réalisme scientifique, dans le cadre d'une métaphysique correcte des EN : faut-il, par exemple opérer des ajustements, des « accommodements » (R. Boyd<sup>11</sup>) dans notre recours à certains termes, en fonction de leur pertinence ou non dans tel ou tel domaine (par exemple « race » inapplicable en biologie, le serait moins dans certaines branches des sciences sociales, pour étudier la stratification sociale et l'inégalité sociale), et lier les termes aux structures causales du monde de l'autre, en optant pour un réalisme non pas essentialiste (Ellis, Bird<sup>12</sup>) mais plutôt modéré (Dupré ou Okasha<sup>13</sup>) ?

On a conclu en indiquant les difficultés qui demeurent : essentialisme non trivial, concept peu clair de la rigidité, théorie causale de la référence, caractère problématique du recours à des expériences de pensée et à des intuitions, certes judicieuses, mais aussi divergentes. Comment faire l'impasse sur l'empirique ? Enfin, en admettant que les énoncés relatifs aux termes d'EN soient des énoncés nécessaires mais connaissables *a posteriori*, peut-on du simple fait de cette nécessité *a posteriori*, inférer quelque chose sur les propriétés mêmes des EN ? Peut-on, à partir de modalités déduire certaines choses sur des essences ? Définition essentielle et définition nécessaire sont deux choses différentes (n'en déplaise à Kripke et Putnam). La vigilance est donc de mise quant à une possible dérivation de la métaphysique à partir de la sémantique, mais aussi quant à une possible (et peu vraisemblable) dérivation de la métaphysique à partir de la simple épistémologie. Tout ceci impose de reprendre la réflexion, sans en dire plus, à ce stade, de l'aspect épistémologique lui-même, en intégrant mieux à présent les leçons de la science, à commencer par certains enseignements que l'on peut retirer de la philosophie de la chimie.

Pour ce faire, et pour tester en particulier la thèse de la « stabilité référentielle », on s'est concentré sur un problème particulier, pris dans l'histoire de la chimie, concernant l'apparition du concept d'oxygène chez Lavoisier, parfois considéré comme le paradigme de la « fausse révolution » en chimie<sup>14</sup>. On a analysé soigneusement ce cas, riche d'enseignements, car Lavoisier s'est inscrit dans toute une discussion ; il s'est trompé sur pas mal de points comme l'a montré l'histoire ultérieure de la chimie, et est aussi intéressant par ce qu'il tait que par ce qu'il dit : ainsi, dans le préambule du *Traité élémentaire de chimie* de 1789, Lavoisier ne dit pas ce qu'est un élément, il ne parle pas du phlogistique, ni de la théorie des affinités dont tout le monde à l'époque

11. Boyd R., « Realism, anti-foundationalism and the enthusiasm for natural kinds », *Philosophical Studies*, 61, 1991, 127-48.

12. Bird A., *Nature's Metaphysics : Laws and Properties*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

13. Dupré J., *The Disorder of Things*, Harvard University Press, Boston Mass, 1999 ; Okasha S., « Darwinian Metaphysics : Species and the question of Essentialism », *Synthese*, 131, 2002, 191-213.

14. Cf. Bensaude-Vincent B., *Lavoisier, Mémoires d'une révolution*, Flammarion, 1993.

parle pourtant, considérant que ce n'est pas là l'essentiel dans l'effort pédagogique qu'il faut en revanche mener (d'où l'importance des références à l'art de raisonner de Condillac). On a insisté sur la façon dont Lavoisier introduit sa définition de l'élément, plutôt « par défaut ». C'est un concept dans lequel la notion de principe n'est ni élucidée ni éliminée, et nous sommes encore loin d'une forme de classification élémentaire telle que peut nous la donner aujourd'hui le tableau périodique des éléments. Comme nous avons très peu de moyens de connaître l'essence de ce en quoi consistent les éléments, tout ce que nous pouvons faire, ce sont des divisions et des subdivisions, étant entendu, toutefois, que celles-ci ; 1) ne sont par arbitraires (correspondent bien à des idées) ; 2) sont conformes à la nature. Lecture subtile, donc, à faire du *Traité* de 1789, considéré comme le premier manuel de chimie moderne, qui nous sortirait des obscurités de la chimie (encombrée des jolis noms amphigouriques des classifications suédoises), qui présenterait une vue unifiée des nouvelles théories chimiques, qui fournirait un rapport clair de la loi de la conservation de la masse, qui nierait l'existence du phlogistique – avant de dire si Lavoisier a vraiment introduit une nouvelle méthode en chimie. Une telle lecture attentive des textes, du contexte et de l'histoire, obligent à nuancer le côté révolutionnaire de Lavoisier (sans rien ôter à son génie), mais nous a permis de préciser plusieurs points importants pour notre projet. Sauf à admettre que Lavoisier utilise des termes comme « oxygène » (qu'il a introduit) ou « élément », jusqu'à un certain point, comme nous (même si la chimie moderne nous a appris à individuer les éléments par leur nombre atomique, i.e. le nombre de protons situés dans le noyau, quand Lavoisier n'avait aucune idée de la notion de masse atomique), bref, parle de « la même chose » que nous, on ne pourrait pas considérer qu'il s'est trompé (par exemple en disant que l'oxygène est un constituant de tous les acides et que l'oxygène gazeux est un composé d'oxygène et de calorique, la substance de la chaleur), ce que nous voulons pourtant *pouvoir* dire. Or ce n'est possible que si nous admettons qu'au travers des changements conceptuels, quelque chose perdure ; ce qui renforcerait la position des réalistes scientifiques comme Putnam ou d'autres, qui insistent sur une certaine continuité dans l'histoire des sciences (on se souvient de E. Meyerson rappelant dans *L'Explication dans les sciences*, qu'il y avait « quelque chose » de rationnel en soi dans la théorie phlogistique<sup>15</sup>).

La neuvième et dernière leçon a commencé par préciser encore les apports pour notre projet de cette brève incursion dans la philosophie de la chimie, à partir du cas Lavoisier, sur le plan épistémologique, tout d'abord : la combinaison harmonieuse, dans la démarche, des éléments conceptuels ou analytiques et empiriques constitue une avancée prometteuse de ce en quoi pourrait consister la découverte de nécessités *a posteriori*. Lavoisier aide aussi à mieux voir que pour parvenir à ce type d'accès épistémique, on n'est pas obligé de concevoir la méthode scientifique comme se fondant uniquement (*contra* LaPorte<sup>16</sup>) sur le principe de la généralisation et du succès prédictif ; on doit faire aussi la place belle aux hypothèses, à l'imagination, voire peut-être aux erreurs : après tout, nous apprenons aussi beaucoup de nos préjugés en les corrigeant, en falsifiant. Ce qui nous renseigne donc déjà sur la manière dont nous aurions intérêt à nous pencher sur certains modèles pour parvenir à une authentique « connaissance métaphysique » des EN.

15. Meyerson E., *De l'explication dans les sciences*, Paris, Fayard, 1927 ; réédit. 1995.

16. LaPorte J., *Natural Kinds and Conceptual Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

S'agissant ensuite de la question de la stabilité référentielle, le cas Lavoisier oblige certes à se demander à quoi il fait au juste référence lorsqu'il emploie le terme d'élément, et si la question de la stabilité se pose différemment selon les espèces (« oxygène » est un terme nouveau, ce qui n'est pas le cas, connu des anciens, du cuivre, du fer ou du soufre). A-t-on affaire à des découvertes ou à de simples décisions liées aux intérêts, et donc conventionnelles, auquel cas la référence des termes et des nomenclatures serait le pur produit du contexte historique et sociologique (LaPorte). On a présenté certains arguments récemment avancés (Hendry<sup>17</sup>) pour nuancer une telle position et visant plutôt à conforter tant l'hypothèse putnamienne de la stabilité référentielle (et de son utilité) que le bien fondé d'une lecture réaliste plutôt qu'instrumentaliste des « découvertes » (plus que des « décisions ») intervenues dans les espèces naturelles dont témoigne l'histoire de la chimie.

Dans la deuxième et dernière partie du cours, la réflexion s'est engagée sur le terrain de la philosophie de la biologie, en testant cette fois de plus près le présupposé essentialiste. Les analyses précédentes (Duns Scot, Locke, Leibniz) ont en effet tendu à montrer que pour parvenir à une connaissance « métaphysique » des espèces naturelles, il ne suffit sans doute pas (contrairement à ce que croient Putnam et Kripke) de parvenir à la démonstration de la stabilité de la référence des termes d'EN, ni de montrer la validité d'une conception comme celle de la nécessité *a posteriori* de nos énoncés théoriques. On doit distinguer définition nominale et définition réelle, et refuser de réduire ce qui est définitionnel d'une EN (ou essentiel) à ce qui est métaphysiquement nécessaire. Si on veut aller jusqu'au bout de l'engagement réaliste (au sens scientifique et métaphysique), on doit donc prendre au sérieux l'hypothèse essentialiste aussi. Mais comment, en ce cas, ne pas entrer en conflit avec les sciences, et en particulier avec la biologie ? On a donc commencé par présenter les arguments anti-essentialistes forts des philosophes de la biologie (Dupré, Sober, Mayr<sup>18</sup>) : concept immuable ou typologique de l'essentialisme des espèces (Mayr) ; incompatibilité avec le darwinisme (Hull<sup>19</sup>) ; raisons empiriques et conceptuelles (les espèces ne sont pas individuées par leur caractères essentiels, mais plutôt par des groupes de traits covariants) ; illusion de « l'arbre de vie » (même dans les cas non problématiques, les taxa d'espèces se distinguent par des faisceaux ou des groupes de traits phénotypiques, connus sous le nom de « caractères phénétiques », et non par des caractères essentiels) ; en dépit de maintes ressemblances génétiques, illusion aussi de la propriété génétique commune, là où on doit s'attendre plutôt à des variations dans la plupart des traits, morphologiques, physiologiques, génétiques, comportementaux. Toutefois, on a noté (à la suite de Okasha) que l'anti essentialisme porte parfois sur une insuffisante distinction entre

17. Hendry R.F., « Lavoisier and Mendeleev on the elements », *Foundations of Chemistry*, 7, 2005, 31-48 ; « Elements, compounds and other chemical kinds », *Philosophy of Science*, 73, 2006, 864-75.

18. Dupré J. « On the impossibility of a Monistic Account of Species », in Wilson R.A (éd.) *Species*, MIT Press, Cambridge, Mass., 1999, 3-22 ; Sober E. « Evolution, population Thinking and essentialism », in Sober E. (éd.), *Conceptual Issues in Evolutionary Biology* (2<sup>e</sup> édition), MIT Press, Cambridge, Mass., 1994, 161-189 ; Mayr E. *Populations, Species and Evolution*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1970.

19. Hull D. « Contemporary Systematic Philosophies », in Sober E. (éd.), op.cit., 1994, 295-330.



ce qui relève de l'essence de l'espèce et ce qui relève de l'essence de l'individu : en règle générale, pour les philosophes de la biologie, les espèces ne sont pas entendues comme des types (*kinds*) mais comme des individus (Hull<sup>20</sup>, Ghiselin<sup>21</sup>). Pour d'autres, les espèces ne sont ni des espèces (ou types) naturel(le)s ni des individus, mais des « entités historiques » (Ereshefsky<sup>22</sup>, Sober<sup>23</sup>). Or on peut parfaitement soutenir une forme d'essentialisme s'agissant du groupe ou du *type* d'entités, sans adopter nécessairement une forme d'essentialisme relativement à l'individu. D'où une importante conséquence épistémologique : il faut procéder à une distinction entre les énoncés relatifs à l'essence individuelle et à l'essence par type ou sorte (*kind*). Mais surtout, l'anti-essentialisme repose sur l'idée que les EN auraient des propriétés essentielles « intrinsèques » : or, ne peut-on envisager que ces propriétés soient « relationnelles » ou, comme montré dans le cours de l'an passé, « dispositionnelles » : étant entendu, par ailleurs, que celles-ci ne suffisent pas pour établir ce que sont réellement les choses et les espèces, et que nous avons aussi besoin d'un certain nombre de lois de la nature, faute de quoi on ne comprendrait pas comment s'opère la composition générale du monde, comment les propriétés peuvent coller les unes avec les autres de manière non arbitraire, non conventionnelle, bref, ce qui fait marcher, organise, le « ciment des choses ». On a montré que la plupart des principes proposés dans les termes de différentes classifications contemporaines des espèces, y compris dans la biologie contemporaine (classification génétique, phylogénétique, écologique) n'excluent en rien la possibilité que ces espèces aient une essence relationnelle : le plus souvent, même, elles l'impliquent, faisant intervenir quelque chose qui relève de l'aspect fonctionnel de l'unité de sélection et non pas une propriété intrinsèque de l'organisme. On a donc conclu en soulignant 1) que l'hypothèse de l'essentialisme dispositionnel réaliste pouvait parfaitement s'accorder avec des modèles phénotypique, écologique, par non-isolation reproductrice, phylogénétique, qui ont été proposés par les philosophes de la biologie ; 2) qu'il est non seulement possible mais souhaitable, si l'on veut aller au bout d'un certain nombre d'hypothèses que font les philosophes de la biologie sur ce qui constitue des critères satisfaisants de classification des espèces, d'adopter une forme d'essentialisme au moins minimal, étant entendu qu'il ne peut plus s'agir d'un essentialisme de type strictement aristotélien ou lockéen ; 3) qu'il convient de tester encore cette hypothèse en creusant les difficultés du côté de la chimie et de la biologie, mais aussi en la confrontant à d'autres domaines des sciences empiriques (botanique, anthropologie) ; 4) et enfin, qu'il faut préciser et approfondir le modèle *épistémologique* le plus approprié, si l'on veut pouvoir parler d'une authentique « connaissance » métaphysique des espèces naturelles (bref d'un accès épistémique justifié aux entités dont nous parlons). Tels sont les points sur lesquels on se concentrera dans le cours de l'année prochaine.

---

20. Hull D., « Are Species Really Individuals ? », *Systematic Zoology*, 25, 1976, 174-191 ; « A Matter of Individuality », *Philosophy of Science*, 45, 1978, 335-360.

21. Ghiselin M., « A Radical Solution to the Species Problem », *Systematic Zoology*, 23, 1974, 536-544.

22. Ereshefsky M., « Species, Higher Taxa, Units of Evolution », in Ereshefsky M. (éd.), *The Units of Evolution*, MIT Press, Cambridge, Mass., 1992, 379-398.

23. Sober E., *Philosophy of Biology*, Westview Press, Oxford, 1993.

SÉMINAIRE : LE PRAGMATISME : UNE RÉÉVALUATION<sup>b</sup>

La première séance a introduit aux raisons pour lesquelles s'opère un certain retour du pragmatisme et aux problèmes d'identité qui s'attachent à ce mouvement dès son origine aux États-Unis à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et souligné jusqu'à quel point le pragmatisme est peut-être plus un état d'esprit qu'une doctrine bien précise. Les figures majeures en sont Charles S. Peirce, William James, John Dewey, F.C.S. Schiller, puis leurs héritiers moins directs, Frank Ramsey, L. Wittgenstein, et, plus près de nous Richard Rorty, Hilary Putnam, Robert Brandom ou Huw Price. On a identifié deux styles de pragmatisme, un courant plus réformiste et un courant plus révolutionnaire, en fonction de l'importance accordée ou non à la connaissance, et l'on a évoqué quelques points sur lesquels on peut souligner la pertinence philosophique actuelle du pragmatisme (en matière de croyance, de connaissance, de métaphysique, mais aussi en termes de réflexion élaborée sur les signes ou les normes et sur *le naturalisme*).

La deuxième séance a permis d'écouter Giovanni Tuzet (université Bocconi, Milan), sur l'examen de la question des rapports entre pragmatisme et normativité. On trouve dans *La Volonté de croire* de James l'idée que l'on peut et doit prendre des décisions pratiques, et notamment juridiques, même lorsqu'on ne dispose pas de données ou de preuves concluantes. Cette perspective est aujourd'hui partagée par un auteur comme Richard Posner pour qui la finalité d'une délibération juridique est avant tout de rendre une décision, fût-ce au détriment de la qualité de l'argumentation qui l'étaie. À la suite de Dewey, le pragmatisme juridique a également été associé à la critique de l'idée de syllogisme judiciaire. Une logique et une métaphysique des relations juridiques de la logique des relatifs de Peirce devrait résulter de l'observation *a posteriori* de cette pratique à la fois sociale et inférentielle qu'est la pratique juridique. Comment la maxime pragmatiste de Peirce peut-elle fonder un pragmatisme juridique ? Dans la théorie prédictive du droit de O.W. Holmes, dire qu'un individu a l'obligation juridique de faire A, c'est dire qu'il serait probablement sanctionné par une cour s'il ne faisait pas A. On peut douter que cette conception permette de rendre compte de la normativité du concept d'obligation. Plus généralement, de même qu'on ne peut réduire les normes aux faits, on ne peut réduire les obligations aux conséquences prévisibles de leur infraction. Le pragmatisme juridique se trouve aujourd'hui confronté à une alternative : soit, à la suite de Brian Leiter (et dans une approche proche de celle de Holmes), il penche du côté d'une forme de « naturalisme juridique » dont les difficultés sont patentes ; soit, à la suite des travaux de Jules Coleman notamment, il penche du côté d'un « pragmatisme juridique conceptuel » attentif à l'irréductible normativité des concepts juridiques.

La troisième séance a été consacrée à la présentation des grandes lignes de la sémiotique philosophique de C.S. Peirce, qui constitue l'un des aspects originaux du pragmatisme tel que le concevait le logicien de Milford qui définissait parfois le pragmatisme comme « la manipulation de signes pour envisager les questions ». On a présenté les caractéristiques majeures de ce vaste programme sémiotique, en

---

b. Les interventions de ce séminaires sont disponibles en audio et en vidéo sur le site Internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/seminar-2012-2013.htm> [Ndlr].

soulignant son ancrage logique et ontologique : *logique*, en ce que, lue à travers le spectre de Kant, mais aussi de Boole et des médiévaux (Ockham et Duns Scot), une redéfinition de la logique et des liens entre logique et grammaire s'opère, ainsi que l'élaboration d'un modèle original d'analyse du mental ; *ontologique*, en ce que la sémiotique se déploie selon un modèle réaliste, par déduction des catégories sémiotiques, par application aux catégories de la pensée, et selon un schéma foncièrement triadique, au mental. On a alors présenté les principales retombées du réalisme sémiotique (les trois trichotomies sémiotiques : index, icône, symbole), ainsi que leurs liens et leur poids respectif dans la relation-signe, avant de donner les grandes lignes du « triangle peircien » : signe, objet et interprétant. On a enfin rappelé l'originalité de ce pragmatisme sémiotique, qui essaie de s'articuler à une sémiotique du vague, et souligne tant la réalité du vague (au sens épistémique et sémantique, mais aussi métaphysique) que le vague de la réalité (inséparable donc d'une certaine approche métaphysique des problèmes).

La quatrième séance a permis d'écouter Jean-Marie Chevalier (Collège de France) sur la réception du pragmatisme en France. Selon lui, l'histoire de cette réception est une *love story*. Le cœur des philosophes français était à prendre, cristallisé par la philosophie « de l'action » de Maine de Biran, Ravaisson ou Blondel. Cela explique le parfait amour entre James et la France, par le truchement notamment de Bergson et de Boutroux. Mais le *love at first sight* ne va pas sans une sorte de syncrétisme pragmatiste où tout le monde reconnaît ses idées, allié à une forme d'anti-intellectualisme. Le *speed-dating* de Peirce avec les Français est au contraire un amour déçu : la francophilie n'a pas été payée de retour. Les relations de Peirce avec Renouvier sont à cet égard révélatrices. Sans parler de sa lune de miel littéralement passée à Boulogne en compagnie du logicien McColl, les « amourettes » de Peirce avec André Lalande et Louis Couturat ont malgré tout amorcé la diffusion de ses idées en France. Les raisons du choix entre James et Peirce, sorte de couple Jules et Jim, en faveur du premier, sont expliquées par l'analyse de deux « labyrinthes », le continu (approche psychologique vs logico-mathématique) et la nécessité (querelle de l'indéterminisme).

À l'occasion de la cinquième séance, Pierre Steiner (université de Compiègne) s'est penché sur la question : « Pragmatisme analytique et pragmatisme post-analytique : perspectives en philosophie de l'esprit ». Si certains aspects du pragmatisme classique ont pu préparer le terrain pour la réception sélective de l'empirisme logique aux États-Unis à partir de 1930, d'autres aspects ont été redécouverts et mobilisés une quarantaine d'années plus tard par des auteurs « néo-pragmatistes » comme Rorty et Putnam pour conforter, rationaliser ou élargir de manière originale les critiques de ce même empirisme logique proposées par Quine, Goodman, Sellars et quelques autres à partir de 1951. Sur des présupposés discutables, car la philosophie analytique se trouve définie par une doctrine (l'empirisme logique), par une méthode (l'analyse logico-linguistique), voire par une pratique (stylistique), on a considéré que le « néo-pragmatisme » pouvait constituer une variété de philosophie dite « post-analytique », voire parfois « anti-analytique » (Margolis). Récemment (2006), en se réclamant d'un « pragmatisme analytique », le travail philosophique systématique de Robert Brandom a néanmoins rappelé que les relations entre pragmatisme (classique et contemporain) et philosophie analytique (mais laquelle ?) étaient toujours ouvertes et susceptibles d'être interrogées. L'articulation de ces deux courants, notamment sur la base d'un inférentialisme en philosophie du langage et de l'esprit, n'a cependant pas manqué, comme on l'a remarqué dans cette

séance, de soulever des difficultés. Ces relations passées, présentes et possibles entre le pragmatisme et la philosophie analytique y ont été éclairées du point de vue de la philosophie de l'esprit, et dans une perspective externaliste.

Au cours de la sixième séance, Benoit Gaultier (Collège de France) est revenu sur la question suivante : « Purisme épistémique et puritanisme doxastique : le pragmatisme, le principe de Clifford et la question de la valeur de la vérité ». Il a rappelé que, selon Russell, le cœur conceptuel du pragmatisme consiste en une combinaison de thèses essentiellement épistémologiques à propos de la nature de la croyance, de l'*evidence*, de la normativité épistémique, de la vérité et du rôle doxastique des raisons pratiques. C'est dans la critique par William James du principe énoncé par W. Clifford d'après lequel « on a tort, partout et toujours de croire quoi que ce soit sur la base de données insuffisantes » que le pragmatisme révèle le plus clairement sa nature. Mais la discussion, y compris contemporaine, engagée autour du principe de Clifford, repose sur la confusion entre purisme épistémique et puritanisme doxastique. La position défendue par Isaac Levi, pour qui « même si l'on peut établir une opposition forte entre les buts pratiques et les buts théoriques, il n'y a pas de différence entre la rationalité pratique et la rationalité théorique », doit être rejetée, de même que celle soutenue par Peirce dans son article séminal sur la *fixation de la croyance* (1878), qui est au principe de celle de Levi. La troisième partie de la communication a été consacrée à l'exposé de la position de Gaultier sur la nature de la croyance, et à montrer comment elle peut d'après lui résoudre un certain nombre de questions épistémologiques centrales. La discussion a fait apparaître certains aspects contre-intuitifs de cette position, notamment la thèse selon laquelle croire que *p* consiste constitutivement à croire que *p* étant donné une *evidence*.

La septième et dernière séance a permis de revenir sur le sens que peut revêtir aujourd'hui une réévaluation du pragmatisme. On a défendu l'idée selon laquelle la pertinence majeure de celui-ci est à rattacher, non pas à la mise en évidence de thèmes anti-réalistes, position aujourd'hui la plus courante, notamment chez les néo-pragmatistes que sont Robert Brandom ou plus récemment Huw Price, mais au contraire à l'affirmation des liens étroits que le pragmatisme bien compris a eus, par le passé (notamment chez Peirce), et doit continuer à tisser avec le réalisme. C'est sur cette question (réalisme vs anti-réalisme) que se font les vraies différences entre telle ou telle version du pragmatisme, ainsi que sur celle de l'engagement (ou non) que l'on prend en faveur de la métaphysique. On a rappelé que, à ses débuts, dans la forme qu'il avait revêtue chez Peirce, le pragmatisme se présentait d'abord comme une méthode (et non comme une doctrine) de clarification conceptuelle dont les fins thérapeutiques s'exerçaient sur une fausse interprétation du réalisme (au sens du réalisme métaphysique ou platonisme), et s'est entendu d'emblée comme un réalisme sémantique, scotiste, aux allures même de « réalisme scolastique extrême », farouchement anti-réductionniste et prônant l'irréductibilité et la réalité de l'indéterminé au niveau logique, physique épistémologique et ontologique ; un réalisme scientifique aussi, prenant appui sur la logique et les mathématiques et impliquant un engagement métaphysique fort. On a alors dégagé les éléments principaux de ce que pourrait être aujourd'hui un réalisme pragmatiste bien compris : il serait de nature sémantique, certes, non monolithique ensuite, attentif à l'analyse phanéroscopique ou catégorielle, soucieux aussi d'éviter l'idéalisme (en rappelant la contrainte externaliste, causale et dynamique du réel) ; non agnostique, posant le réalisme comme hypothèse explicative nécessaire, sans exclure, en raison

notamment de la force de l'indéterminisme sémantique, épistémique et ontologique assumé, certains accents anti-réalistes ; mais un réalisme décidément ontologique (*contra* Putnam, par exemple) qui suppose la mise en place d'une métaphysique scientifique réaliste (une fois la métaphysique « purifiée ») et donc l'option pour le réalisme scientifique (contre l'instrumentalisme) ; et qui prône aussi l'engagement métaphysique du réaliste scientifique (en ne traitant donc pas seulement de la vérité et de la référence, mais aussi de la nature des propriétés réelles). On a conclu sur le sens que revêtirait un tel pragmatisme : une certaine conception de la philosophie et de ses rapports avec la science, passant par un nécessaire examen des premiers principes, rappelant donc l'indispensabilité de la métaphysique, mais aussi une certaine idée de la priorité de l'éthique et de sa visée.

## PUBLICATIONS

### Livres

Mise en ligne de trois ouvrages sur le site éditorial *La philosophie de la connaissance au Collège de France* (<http://books.openedition.org/cdf/1420>)

Tiercelin Cl., *La Pensée-signé. Études sur C. S. Peirce*, <http://books.openedition.org/cdf/2209> ;

Tiercelin Cl., *C.S. Peirce et le pragmatisme*, <http://books.openedition.org/cdf/1985> ;

Tiercelin Cl., *Hilary Putnam, l'héritage pragmatiste*, <http://books.openedition.org/cdf/2010>.

### Articles

Tiercelin Cl., « Bouveresse dans le rationalisme français », in *La philosophie malgré eux*, Marseille, *Revue Agone*, 2012.

Tiercelin Cl., « Vérité et consensus », *Revue de la Terre*, n° 8.

Tiercelin Cl., « Pourquoi la distinction entre éthique et méta-éthique importe-t-elle pour un comité d'éthique ? » in *La bioéthique, pour quoi faire ?*, 70, A. Benmakhlof (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 2013, 339-350.

Tiercelin Cl., « La raison chez Ernest Renan », in Laurens H. (dir.), *Ernest Renan. La science, la religion, la République*, Actes du colloque de rentrée 2012 du Collège de France, Paris, Odile Jacob, 2013.

Tiercelin Cl., Review of Huw Price's *Naturalism without mirrors*, *Metascience*, 2013.

Tiercelin Cl., « Science et métaphysique », in Kevorkian G. (éd.), *La métaphysique*, à paraître, Vrin.

Tiercelin Cl., « Raison et sensibilité », in *La reconstruction de la raison, dialogues avec Jacques Bouveresse* (actes du colloque), à paraître aux éditions numériques du Collège de France, coll. « Philosophie de la connaissance ».

Tiercelin Cl., « Is there such a thing as metaphysical knowledge », in dell Utri M. (éd.), *Realism and Ontology Without Myths*, Cambridge Scholars Press, sous presse.

Tiercelin Cl., « On Putnam's evolution from internal realism to pragmatist or natural realism », in Salis P. (éd.), *Realtà, Verità, Rappresentazione*, Actes du colloque de Cagliari, juin 2013, Milan, Franco Angeli (sous presse).

Tiercelin Cl., « C.S. Peirce (1839-1914) on the Logic and Metaphysics of Relations », in Clementz F. (éd.), *Logique et métaphysique des relations*, Vrin, à paraître.

Tiercelin Cl., « The Relevance of Peirce scientific metaphysics » (presidential address at the C.S. Peirce Society, février 2013), *Transactions of the C.S. Peirce Society* (sous presse).

Tiercelin Cl., Présentation et réponses aux intervenants du symposium autour du livre *Le Ciment des choses*, à paraître dans la revue *Igitur*.

## CONFÉRENCES

14.09.2012 : « Is there such a thing as metaphysical knowledge ? », Colloque de la SIFA, Alghero.

21.09.2012 : « The metaphysical relevance of Peirce's dispositional realism », First European Conference on Pragmatism and American Philosophy; Université de Roma Tre.

26.09.2012 : Conférences « Faut-il mettre le doute en question ? » avec le Centre Jacques Berque, à la Bibliothèque nationale du Royaume du Maroc de Rabat.

27.09.2012 : « Réalisme, science et réductionnisme. À propos du tournant naturaliste dans les sciences sociales », au Centre Jacques Berque, dans le cadre du cycle de conférences : « Le Collège de France au Maroc » organisé par le Centre Jacques Berque, avec le soutien du service de coopération et d'action culturelle de l'Ambassade de France, Collège de France, Rabat.

12.10.2012 : Communication « La raison selon Ernest Renan », Colloque de rentrée du Collège de France, octobre 2013.

26.11.2012 : « Nouvelles approches philosophiques du couple douleur-plaisir à la lumière des neurosciences », communication aux Lundis de la philosophie (organisés par F. Wolff) à l'ENS Ulm, <http://savoirs.ens.fr/expose.php?id=996>.

21.02.2013 : Conférence plénière de la Charles S. Peirce Society, American Philosophical Association, New Orleans (États-Unis) : « The Relevance of Peirce scientific metaphysics ».

8.03.2013 : « Cela a-t-il un sens de parler de métaphysique scientifique ? » Conférence au département de philosophie de l'université de Tunis, diffusée en visioconférence aux universités de Sfax et Kairouan.

29.05.2013 : « Raison et sensibilité », Colloque « La reconstruction de la raison. Dialogues avec Jacques Bouveresse », Collège de France.

6.06.2013 : « On Putnam's evolution from internal realism to pragmatist or natural realism », Colloque de l'université de Cagliari : *Realtà, verità, rappresentazione*.

## Participation au débat public

25.09.2012 : « Faut-il mettre le doute en question », organisé par le CCC de Casablanca.

27.09.2012 : à l'invitation de l'association Bayt Al Hikma (présidente : M<sup>me</sup> Khadija Rouissi, vice-présidente du Parlement), conférence et participation à une session sur « La tolérance » à la Bibliothèque nationale du Royaume du Maroc de Rabat.

13.10.2012 : Conférence inaugurale de la 18<sup>e</sup> édition des universités de neurologie à Nice : « Réflexions philosophiques sur le couple douleur-plaisir à la lumière des neurosciences ».

17.11.2012 : Dialogue avec Jacques Bouveresse sur le rationalisme, dans le cadre de Citéphilo, Lille.

7-8.12.2012 : Intervention sur « Ethical issues related to neuroenhancement », en tant que membre de la délégation française du CCNE, à la rencontre trilatérale des comités consultatifs d'éthique français, anglais et allemand, Berlin.

7.03.2013 : « Le sceptique a-t-il toujours raison ? » Conférences à la bibliothèque nationale de Tunisie.

## Ateliers et colloques

17 et 19.01.2013 : Colloque de la chaire sur « La forme ».

Participation au colloque annuel d'épistémologie de l'université Rutgers (sans communication).

27, 28, 29.05.2013 : Colloque de la chaire : « La reconstruction de la raison : dialogues avec Jacques Bouveresse ».

11-12.08.2013 : Présidence de séance de la session « Philosophie de l'Amérique du Nord », au Congrès mondial de Philosophie, Athènes 2013.

## RAYONNEMENT ASCIENTIFIQUE : ACTIVITÉ D'ENCADREMENT ET EXPERTISES SCIENTIFIQUES

Membre de l'Academia Europea, depuis 2012.

Membre de l'Institut Jean Nicod (CNRS, EHESS, ENS), membre de PSL.

Présidente de la Charles Sanders Peirce Society pour l'année 2012-2013.

Membre de sociétés savantes : American Philosophical Association (APA) ; European Society of Analytic Philosophy (ESAP).

Membre de comités de revues internationales : *Études philosophiques*, *Cognitio*, *Contemporary Pragmatism*, *International Journal of Philosophical Scepticism*.

Implication dans le réseau européen d'épistémologie *European Epistemology Network* Édimbourg, Bologne, Genève.

Partenaire du Projet « Idealism and Pragmatism : convergence or contestation ? », <http://idealismandpragmatism.org/> avec les universités de Cambridge, Columbia, Frankfurt, Pittsburgh, Sydney et Vanderbilt. Colloque prévu en 2015 au Collège de France.

Encadrement d'étudiants en thèse : Laura Cozma (philosophie), Paris XII (*L'éthique de la connaissance selon C.S. Peirce et son héritage dans la philosophie contemporaine*) ; Silvana De Jesus (philosophie et sciences sociales), EHESS (*Entitlement to doubt: Sceptical contributions to knowledge and their role in epistemology*) ; Paulo Bento (philosophie et sciences sociales), EHESS, cotutelle avec le professeur Jérôme Dokic (*Perception as modification, world as difference*) ; Julie Fontaine, EHESS (*Les intuitions épistémiques*).

## RESPONSABILITÉS SCIENTIFIQUES, NATIONALES ET INTERNATIONALES

Membre du Conseil d'établissement du Collège de France.

Membre de la commission des emplois du Collège de France.

Membre du jury senior de l'Institut universitaire de France.

Présidente de la Charles Sanders Peirce Society.

Membre du Comité consultatif national d'éthique.

Membre du Conseil supérieur de l'université et de la recherche.

## ACTIVITÉS LIÉES À LA CHAIRE

**Collection « Philosophie de la connaissance au Collège de France »**

Direction éditoriale de la collection numérique : « La philosophie de la connaissance au Collège de France ».

Créé en janvier 2012, le site éditorial *La philosophie de la connaissance au Collège de France* (<http://books.openedition.org/cdf/1420>) a basculé sur la plateforme OpenEdition Books. Il poursuit son œuvre de publication, en français ou en anglais : (a) de cours, conférences et recueils d'articles, ainsi que d'ouvrages inédits ou épuisés de Jacques Vuillemin, Jacques Bouveresse et Claudine Tiercelin ; (b) de livres issus des colloques et des séminaires organisés par leurs chaires ; (c) de livres écrits par des membres de leurs équipes, ou par des chercheurs associés à leurs chaires ; (d) d'autres livres étroitement liés à la même tradition de pensée. Sa direction scientifique continue d'être assurée par Claudine Tiercelin et Jacques Bouveresse, sa direction éditoriale par Jean-Jacques Rosat.

Au 1<sup>er</sup> septembre 2013, neuf titres sont au catalogue. Cinq ouvrages sont parus au cours de l'année passée : Tiercelin Cl., *La Pensée-signe. Études sur C. S. Peirce*, <http://books.openedition.org/cdf/2209> ; Tiercelin Cl., *C.S. Peirce et le pragmatisme*, <http://books.openedition.org/cdf/1985> ; Tiercelin Cl., *Hilary Putnam, l'héritage pragmatiste*, <http://books.openedition.org/cdf/2010> ; Bouveresse J., *Why I am so very unFrench, and other essays*, <http://books.openedition.org/cdf/2123> ; Bouveresse J., *Études de philosophie du langage*, <http://books.openedition.org/cdf/1949>.

**Ateliers et colloques internationaux***Colloque « La forme : enjeux philosophiques »*

Il est d'usage, en philosophie, de séparer la matière et la forme. De même que la science se prête mal au singulier, de même la matière, dit-on, se prête mal au discours et à la théorie. Aussi est-ce le plus souvent la forme qui assume l'essentiel de la charge théorique : à elle de rendre compte de l'idéalité des essences, de la réalité des propriétés, de l'unité de la substance, de l'individuation, de l'unification du divers (de la perception notamment), sans oublier même la rigueur des démonstrations et la beauté des apparences. Mais n'est-ce pas là trop lui demander ? Au demeurant, doit-on parler de « forme » ou de « formes » ? Sous des fonctions aussi diverses, la notion conserve-t-elle encore un sens univoque ?

Le colloque est consacré à l'élucidation de ces difficultés, dont on a donné des illustrations dans les domaines, plus particulièrement, de la métaphysique, de la philosophie des sciences, de la philosophie de la perception, de la logique et de l'esthétique <sup>c</sup>.

Intervenants : Claudine Tiercelin (Collège de France), introduction ; Jean-Marie Chevalier (Collège de France), « Des formes logiques aux formes métaphysiques : abstraction ou déduction ? » ; Amirouche Moktefi (IRIST, Université de Strasbourg), « Ainsi naissent et meurent les langages formels » ; Benoit Gaultier (Collège de

c. La quasi-totalité des interventions de ce colloque sont disponibles sur le site Internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/symposium-2012-2013.htm> [Ndlr].



France), « La forme iconique de la démonstration chez Peirce et Wittgenstein » ; Sandrine Darsel (AHP, Nancy), « La compréhension des formes musicales : une nécessité ? » ; Michael Esfeld (Université de Lausanne), « Formes, objets et dispositions en philosophie de la physique contemporaine » ; Anouk Barberousse (Université Lille 1), « Émergence des formes et auto-organisation » ; Alain de Libera (Collège de France), « Formes assistantes et formes inhérentes » ; Guillaume Fréchette (Université de Salzbourg), « La forme dans la perception. Éléments de phénoménologie autrichienne » ; Jérôme Dokic (EHESS, IJN), « Perception et bonne forme ».

*Colloque international « La reconstruction de la raison »*

Ce colloque a été conçu comme un dialogue avec la pensée et la personne de Jacques Bouveresse<sup>d</sup>. Bouveresse soutient qu'au lieu de parler, comme on le fait généralement, d'une opposition entre, d'un côté, les Lumières et le rationalisme et, de l'autre, une réaction contre eux et contre la modernité, on pourrait parler sans exagération de la coexistence conflictuelle entre deux espèces de modernités qui continuent à s'affronter. Dans cette compétition, contrairement à ce que disent et répètent leurs adversaires, les Lumières n'ont probablement jamais réellement triomphé et ont même été, à certains moments, bien près de perdre de façon définitive.

La question de savoir laquelle des deux modernités a détenu et exercé réellement pendant tout ce temps le pouvoir à la fois intellectuel, moral et politique n'est évidemment pas séparable de celle de savoir à laquelle des deux on peut imputer la responsabilité de certaines des catastrophes les plus abominables que l'humanité a eu à subir au cours de la période concernée. Dans l'assaut qui a été mené contre le rationalisme et l'universalisme des Lumières, la vénération du particulier et le rejet de l'universel ont constitué le dénominateur commun entre tous les penseurs des contre-Lumières et ont entraîné des conséquences véritablement désastreuses. Pourtant, c'est la foi en des valeurs et en une vérité universelles qui est tenue généralement par les défenseurs du relativisme pour la vraie responsable des horreurs et des massacres qu'a connus le XX<sup>e</sup> siècle.

La raison n'a assurément pas eu la vie facile au XX<sup>e</sup> siècle. Notre époque a même été confrontée à un processus d'« irrationalisation de la science ». On peut néanmoins percevoir depuis quelque temps, à des signes divers, que la partie n'est peut-être pas tout à fait perdue pour la première modernité et qu'au lieu de tenir la raison pour responsable de la plupart des maux de notre époque, il se pourrait bien que la seule solution qui s'offre désormais à nous soit de nous décider à lui accorder réellement une nouvelle chance. Après une phase de déconstruction systématique, qui a été, quoi qu'en disent ses praticiens et ses promoteurs, parfois difficile à distinguer d'une phase de destruction pure et simple, le moment est peut-être venu, pour la philosophie de notre époque, de se risquer enfin ouvertement dans une tentative de « reconstruction » de la raison. Cela suppose notamment que l'on ait répondu de façon suffisamment claire et convaincante à la question de savoir ce qui peut être conservé et ce qui doit être abandonné dans l'héritage des Lumières. Jusqu'à quel point et à quel prix la raison peut-elle espérer réussir à reconquérir au moins en partie le rôle qu'elle a joué autrefois comme facteur d'unité et d'universalité,

d. La quasi-totalité des interventions de ce colloque sont disponibles sur le site Internet du Collège de France : [http://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/symposium-2012-2013\\_\\_1.htm](http://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/symposium-2012-2013__1.htm) [Ndlr].

dans une époque comme la nôtre, qui ne jure plus que par la différence et le particulier et identifie toujours plus ou moins le progrès de ceux-ci à celui de la démocratie elle-même ?

C'est la question qu'ont examinée, du 27 au 29 mai 2013 : Pierre Wagner (Université Paris I Panthéon-Sorbonne), « Tolérance et rationalité » ; François Clementz (Aix-Marseille Université), « Métaphysique du rationalisme, rationalité de la métaphysique » ; Catrin Misselhorn (Universität Stuttgart), « Les idées métaphilosophiques de Musil. Entre philosophie traditionnelle, naturalisme et essayisme » ; Christian Bonnet (Université Paris I Panthéon-Sorbonne), « Lichtenberg ou les Lumières inquiètes » ; Kevin Mulligan (Université de Genève), « De la sottise, du pharisaïsme et de l'intérêt » ; Jacques Bouveresse (Collège de France), « Le désir, la vérité et la connaissance : la volonté de savoir et la volonté de vérité chez Foucault » ; Pascal Engel (EHESS), « La diversité du domaine des raisons » ; Stéphane Chauvier (Université Paris-Sorbonne), « Un décisionnisme épistémologique est-il possible ? » ; Jean-Marie Chevalier (Collège de France), « Y a-t-il un rationalisme à la française ? Vuillemin, Granger, Bouveresse » ; Roger Pouivet (Université de Lorraine), « L'irrationalisation de la religion » ; Aude Bandini (Université de Montréal/Université du Québec à Montréal), « (De quoi) Alexis Alexandrovitch est-il coupable ? » ; Manfred Frank (Universität Tübingen), « Aspects politiques de la nouvelle pensée française » ; Louis Pinto (CNRS, EHESS), « Le sociologue, la raison et l'histoire » ; Benoit Gaultier (Collège de France), « Le champ scientifique, le progrès de la connaissance et l'exercice de la philosophie » ; Sophie Djigo (CURAPP, Amiens), « Rationaliser l'action : du sujet empirique à l'agent rationnel » ; Jean-Jacques Rosat (Collège de France), « User de sa raison en philosophie » ; Jean-Matthias Fleury (Lycée Gérard-de-Nerval, Noisiel), « Souveraineté de la raison » ; Claudine Tiercelin (Collège de France), « Rationalité et sensibilité ».

#### ÉQUIPE DE RECHERCHE DE LA CHAIRE

Sophie Grandsire-Rodriguez est en charge du secrétariat de la chaire.

#### Jean-Jacques Rosat, maître de conférences

Jean-Jacques Rosat a consacré l'essentiel de son activité au sein de la chaire à la collection de livres numériques *La philosophie de la connaissance au Collège de France*, dont il est le directeur éditorial. Au 1<sup>er</sup> septembre 2013, neuf titres figuraient au catalogue. Il est en outre un des principaux artisans du colloque « La Reconstruction de la raison ».

#### Communication

29.05.2013 : « User de sa raison en philosophie » (Colloque « La reconstruction de la raison », Collège de France)

#### Publication

Traduction de James Conant, *Orwell ou le pouvoir de la vérité*, Marseille, Agone, 2012, et préface « Le libéralisme de la vérité ».

### **Benoit Gaultier, ATER**

Benoit Gaultier a assuré l'accueil de certains conférenciers étrangers. Il a collaboré à la préparation de plusieurs manuscrits du professeur Tiercelin (anglais et français), parus sur le site « La philosophie de la connaissance au Collège de France », et à l'organisation des colloques et conférences de la chaire. C'est l'organisateur, avec Jean-Marie Chevalier, du colloque « La Forme » des 17 et 18 janvier 2013.

#### *Communications*

7.08.2013 : « Epistemic purism and doxastic Puritanism : Pragmatism and Clifford's principle » (XXIII<sup>e</sup> World Congress of Philosophy, Athènes, Grèce).

29.05.2013 : « Désaccords philosophiques, défi de l'intégration et investigation conceptuelle » (Colloque « La reconstruction de la raison », Collège de France).

02.05.2013 : « Procedural Knowledge and the Acquisition of Know-hows » (Colloque *How am I Supposed to Know ?*, Vienne, Autriche).

13.03.2013 : « Purisme épistémique et puritanisme doxastique : le pragmatisme, le principe de Clifford et la question de la valeur de la vérité » (Séminaire « Le pragmatisme : une réévaluation » de Claudine Tiercelin, Collège de France).

17.01.2013 : « La forme iconique de la démonstration chez Peirce et Wittgenstein » (Journées « La Forme, enjeux philosophiques », Collège de France).

25.09.2012 : « Believing, judging, and supposing » (Conférence *Judgment and Justification*, Université de Tampere, Finlande).

#### *Publications*

Gaultier B., *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, Paris, Vrin, à paraître.

2<sup>e</sup> étape d'évaluation par des revues internationales à comité de lecture :

Gaultier B., « There Are No Gettierized Beliefs », soumis à *European Journal of Philosophy*.

Gaultier B., « Achievements, safety, and environmental epistemic luck », soumis à *Dialectica*.

Évaluation en attente :

Gaultier B., « Knowledge, disagreement, and understanding », soumis à *Southern Journal of Philosophy*.

Gaultier B., « How to know how without propositional knowledge », soumis à *Canadian Journal of Philosophy*.

### **Jean-Marie Chevalier, maître de conférences**

Jean-Marie Chevalier a assuré l'accueil de certains conférenciers étrangers. Il a collaboré à la préparation de plusieurs manuscrits du professeur Tiercelin (anglais et français), parus sur le site « La philosophie de la connaissance au Collège de France », et à l'organisation des colloques et conférences de la chaire. C'est l'organisateur, avec Benoit Gaultier, du colloque « La Forme » des 17 et 18 janvier 2013.

### *Communications*

27.05.2013 : « Y a-t-il un rationalisme à la française ? Vuillemin, Granger, Bouveresse » (Colloque « La reconstruction de la raison », Collège de France)

09.04.2013 : « Les formes logiques et métaphysiques » (présentation et discussion de *L'Empreinte du monde*, séminaire ATMOC, ENS Ulm)

27.02.2013 : « La réception du pragmatisme en France » (Séminaire « Le pragmatisme : une réévaluation » de Claudine Tiercelin, Collège de France)

14.02.2013 : « Dispositions et interprétant émotionnel chez Peirce » (Journée « Action, émotion, dispositions : le pragmatisme et sa postérité », Université Lyon 3)

17.01.2013 : « Des formes logiques aux formes métaphysiques : abstraction ou déduction ? » (Journées « La Forme, enjeux philosophiques », Collège de France)

15.12.2012 : « Sur la signification chez Peirce : l'importance d'une petite phrase de Jean de Salisbury » (Séminaire « Pragmatisme et philosophie américaine », ENS Ulm)

### *Publications*

Chevalier J.-M., *L'Empreinte du monde. Un essai sur les formes logiques et métaphysiques*, Paris, Ithaque, coll. « Science et métaphysique », 2013.

Chevalier J.-M., « La découverte du continent peircien », *Intellectica*, 58, n° 2, 2012, 241-273.

Chevalier J.-M., « Peirce's Critique of the First Critique : A Leibnizian False Start », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 49, n° 1, 2013, 1-26.

Chevalier J.-M., avec Morgagni S., « Iconicité et ressemblance : une remontée sémiotique aux sources de la cognition », *Intellectica*, 58, n° 2, 2012, 91-171.